

Nouvelle de Luisa Mehr : l'histoire de Djamila

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **12 (1982)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

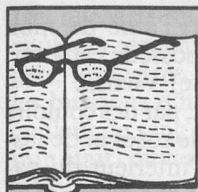
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Bibliographie

Numéro Zéro! C'est le titre — provisoire — que s'est donné la nouvelle publication (4 fois par année) du Centre social protestant, Genève. Ce bulletin, fort sympathique, cherche un nom et fait appel aux bonnes idées de ses lecteurs. Utile pour tous, cette publication est animée d'un esprit dynamique. Le n° 0 contient notamment beaucoup d'adresses genevoises utiles et une excellente mise en garde contre les dangers très réels des petits crédits offerts par des bureaux spécialisés. «Aînés» salue ce jeune confrère avec plaisir et amitié. Prix de l'abonnement: Fr. 5.— pour 4 numéros. Centre social protestant, case, 1211 Genève 8. Tél. 20 78 11.

Maurice Métral: Le Visage perdu, Editions de la Matze, Sion.

Une fois de plus, Maurice Métral se sert de l'actualité pour construire un roman captivant, au style poétique, au suspens original et haletant.

Une histoire d'espionnage avec ses intrigues, ses imbroglios, ses mystères. Tout cela issu d'un étrange accident et de la disparition, dans une grande ville, d'un agent secret...

En fait, l'important, dans ce roman, c'est le cheminement de la victime de l'attentat, Alexandra, la sœur d'un transfuge soviétique. Ayant perdu une partie de sa mémoire — douze ans de sa vie — elle sera appelée, avec patience et ménagement, à remonter dans son existence et, avec l'aide de sa fille (qu'elle ne reconnaît plus), de saisir, un à un, les souvenirs oubliés pour les replacer, avec minutie dans le puzzle de sa mémoire saccagée...

Cette magistrale reconstruction des âges, à partir d'absences insupportables, se déroule dans un décor grandiose, proche du Rhône.

Une telle œuvre ne se raconte pas. Elle s'impose à nous comme un drame poignant et proche, tout frémissant de poésie et au travers duquel l'angoisse et l'espoir, à bras le corps, se livrent un duel épique.

L'histoire de Djamila

Nouvelle de Luisa Mehr

J'avais remarqué, près de la Koubba abritant les restes de Sidi Abd Er Rahmane El Tsalibi, un des marabouts les plus vénérés d'Alger, ce vieillard aveugle autour duquel la foule se pressait; c'était un diseur de poèmes et de légendes et ce qu'il contait devait être particulièrement saisissant car on l'écoutait avec un intérêt passionné.

— Que raconte-t-il donc? finîmes-nous par demander à l'ami qui nous accompagnait.

Le Français hocha la tête d'un air sombre.

— Il répète toujours la même histoire, celle du grand cheik Abdullah-ben-Khaled et de la belle Djamila, mais ce n'est pas l'histoire en elle-même qui les rend aussi frémissants, c'est ce qu'elle symbolise. Vous voulez entendre ce conte? Le voici, bien que je sois inhabile à rendre la poésie qu'y met le vieil aveugle.

Abdullah-ben-Khaled — que la paix soit sur lui — était un cheik puissant, magnifique comme un cèdre de la montagne, brave dans les combats comme un lion du désert. Il régnait sur de vastes territoires et son château de l'Atlas était à la fois une forteresse et un palais somptueux. Ses chevaux étaient aussi rapides qu'Al Borak, le coursier céleste. Quant au nombre exact de ses esclaves, de ses chameaux et de ses moutons, Abdullah l'ignorait lui-même. Dans ses luttes contre d'il-

lustres adversaires, jamais il n'avait connu la défaite; au contraire, il ne cessait d'agrandir ses territoires, d'amasser du butin, des trésors sans prix. De ses deux épouses, plusieurs enfants lui étaient nés, dont trois fils intelligents, robustes et beaux. Oui, en vérité, Abdullah-ben-Khaled — sur lui soit la paix — était un homme heureux.

Un jour, alors qu'il revenait de la ville avec une troupe nombreuse de serviteurs, il fut surpris par un orage terrifiant; au milieu de la journée, il fit tout à coup sombre comme en pleine nuit. La foudre étincelante, le bruit du tonnerre, le crépitement de la pluie effrayèrent les chevaux qui, cessant d'obéir à leurs cavaliers, se dispersèrent. Abdullah-ben-Khaled — c'était la volonté d'Allah — se trouva bientôt seul parmi des éboulis, des ravins au fond desquels l'oued, brusquement grossi, devenait un torrent impétueux. Il descendit de son cheval à la recherche d'un abri, et bientôt il aperçut une grotte dans laquelle il entra.

Quelqu'un s'y tenait déjà: une femme qui portait un agneau dans ses bras.

Les ténèbres commençaient à se dissiper et Abdullah vit que la femme, qui n'était pas voilée, était jeune et belle, si belle que même les vierges aux yeux noirs du paradis d'Allah devaient sembler de simples mortelles à côté d'elle; ses vastes prunelles étaient aussi sombres que l'eau des puits du désert par une nuit sans lune et son visage était pur et lisse comme le cœur de l'amande fraîche.

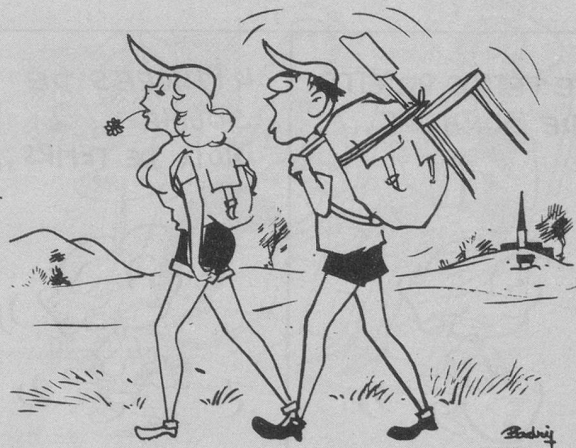
— Qui es-tu? demanda Abdullah dont les genoux tremblaient car il pensait qu'il voyait peut-être là une apparition céleste.

— Je suis Djamila! J'étais à la recherche d'un agneau égaré lorsque l'orage m'a surpris.

Aucune musique n'égalait la douceur de cette voix.

— Tu es belle! dit le cheik.

— Au diable le camping avec une femme qui ne veut pas s'asseoir sur l'herbe comme tout le monde!... (Dessin de Padry-Cosmopress)



Elle sourit; ses dents luisaient comme des perles de la mer d'Oman et sa bouche avait la fraîcheur d'une rose que l'aurore vient d'entrouvrir. Elle étendit la main.

— Seigneur, vois, la pluie cesse! Tes vêtements sont ruisselants! Permets-moi de te conduire au douar. Les tentes sont là, derrière ces roches: tu y trouveras du feu et du thé...

Elle allait sortir quand le cheik supplia.

— Attends, jeune fille! Sais-tu qui je suis? Je me nomme Abdullah-ben-Kahled et on m'appelle le Puissant, le Victorieux, le Magnifique! J'ai des palais, j'ai des esclaves, des chevaux et des chameaux dont je ne connais pas le nombre, et dans les salles secrètes de mes demeures, des coffres de cèdre odorant remplis de bijoux. Tout cela est à toi, Djamila! Viens avec moi!

— Moi, dit Djamila en secouant la tête avec douceur, j'ai le désert, la coupole immense du ciel, le feu dévorant du soleil et la splendeur des étoiles, j'ai le vent, j'ai les parfums de la terre et l'eau vive des oueds...

Et elle appela les gens du douar. On reçut Abdullah sous la meilleure tente et on étendit pour lui des nattes aux teintes éclatantes. On lui apporta des vêtements frais, de l'eau pure, du thé brûlant parfumé de menthe; les hommes se hâtèrent de tuer un mouton bien gras tandis que les femmes préparaient la bouillie de mil. L'orage avait cessé, le ciel redevenait bleu; les serviteurs qui s'étaient dispersés accouraient vers leur maître et bientôt le noble cortège put repartir.

Mais le cœur d'Abdullah-ben-Kahled était changé. Le bonheur n'habitait plus en lui. Sans cesse le cheik revoyait

la libre et fière créature qu'il avait rencontrée dans l'abri des rochers et, se remémorant son visage, ses yeux, sa longue chevelure, sa voix, il trouvait toutes choses ternes et ennuyeuses.

Une nuit, il appela soudain ses serviteurs et leur donna des ordres d'un ton bref et violent. L'aube paraissait à peine que des messagers, montés sur les coursiers les plus rapides, partaient dans toutes les directions. Les deux épouses d'Abdullah, bien qu'elles fussent admirablement belles et vertueuses, furent renvoyées, comblées de présents, dans leurs familles. Bientôt arrivèrent des caravanes de chameaux chargés de ballots, tandis que des nuées d'esclaves s'affairaient jour et nuit à l'intérieur du palais.

Impatient et inquiet, Abdullah-ben-Kahled surveillait les travaux et les esclaves tremblaient à sa vue, car il ne trouvait jamais les choses assez bien faites.

Enfin, lorsque tout fut prêt, il envoya ses deux serviteurs les plus dévoués à la recherche du douar; ils le découvrirent, surpris la belle Djamila alors qu'elle puisait de l'eau dans l'oued et, de toute la vitesse de leurs coursiers, l'emportèrent à la forteresse de l'Atlas. Le cheik attendait sous la haute porte; il portait ses vêtements les plus somptueux et, vraiment, il méritait bien son surnom «Le Magnifique». Il renvoya d'un geste les serviteurs et s'inclina profondément devant la jeune fille.

— Salut à toi, ô lumière de mon âme! ô Djamila! Je ne puis plus vivre sans toi car depuis que je t'ai vue dans la grotte, mes jours se sont consumés dans l'ennui et la tristesse. J'ai répudié mes deux épouses et chassé mes concubines; tu seras ma femme, l'unique,

la chair de ma chair, l'âme de mon âme! Tout ce que je possède est à toi! Ne me dis rien encore! Viens...

Il la prit par la main et, par des couloirs parsemés de pétales de roses et de jasmin, il l'emmena à l'intérieur du palais. Partout, ce n'était que plafonds de cèdre d'où descendaient des lampes ciselées, tentures de soie brodées de fils d'or, tapis aux teintes chatoyantes et peaux de bêtes douces aux pieds, meubles incrustés d'argent, de nacre et d'ivoire; des parfums d'Arabie s'exhalaient de trépièdes de bronze. De vastes coffres de citronnier ou de bois de rose, les servantes noires tiraient des étoffes précieuses, des bijoux, faisant ruisseler entre leurs doigts sombres des pierres plus brillantes que des étoiles, des perles aux reflets de lait, de lune, d'arc-en-ciel.

Un festin était servi sur des plats d'or. Devant Djamila, les esclaves soulevaient les couvercles de paille qui couvraient les mets fumants: poulets, moutons apprêtés de cent manières, riz neigeux, légumes de toutes sortes, olives, gâteaux de dattes et de miel. Des musiciens jouaient sur divers instruments les airs les plus caressants, les plus voluptueux.

— As-tu entendu le chant du vent dans les palmiers? demanda seulement Djamila.

— Regarde! dit Abdullah.

Il tira un rideau et l'on put apercevoir une cour intérieure devenue un jardin tel qu'il n'en peut exister qu'au paradis qu'Allah réserve aux vrais croyants. Des eaux vives couraient dans les canaux émaillés, jaillissaient des vasques de marbre rose.

— As-tu vu, demanda Djamila, l'aurore se refléter dans l'oued?

Les aventures de Vitamine

par Anouk



Des allées de zelliges aux somptueuses couleurs serpentaient parmi les orangers, les cyprès, les amandiers, parmi les buissons d'hibiscus, les géraniums couleur de sang et de flamme, et le jasmin était couvert de mille et mille étoiles blanches.

— C'est beau! fit Djamila de sa voix chantante, mais j'ai vu le désert quand le printemps le couvre de fleurs...

— O Djamila, s'écria Abdullah, sais-tu ce que valent mes trésors?

— Rien ne vaut la liberté! répondit doucement la jeune fille.

— Mais je ne veux pas te perdre! Je veux te garder ici, toujours, jusqu'à la fin de ma vie!

L'enfant sauvage s'enveloppa étroitement de ses voiles et dit simplement:

— Tu m'as arrachée aux miens, seigneur! Tu es puissant, tu peux m'enfermer dans ton palais, tu peux contraindre mon corps, mais mon âme et mon cœur sont libres et jamais ils ne seront à toi!

Alors le puissant cheik Abdullah-ben-Kahled baissa la tête; il avait toujours obtenu tout ce qu'il avait souhaité: victoires, honneurs, richesses. Pour la première fois, une chose qu'il désirait lui était refusée et, justement, il n'avait jamais rien désiré plus ardemment que l'amour de la belle Djamila. Or, il comprenait que cet amour, jamais il ne l'obtiendrait. Il leva les mains:

— Aucun homme ne peut échapper à son destin. Le mien est de t'aimer et de n'être pas aimé de toi! O Djamila, puisse Allah le Miséricordieux te donner tout le bonheur possible en ce monde et dans l'autre!

Il fit reconduire la jeune fille au douar et, depuis ce jour, Abdullah — sur lui soit la paix — vécut pensif et solitaire dans sa forteresse de l'Atlas, méditant le Coran, priant Allah, lisant ou composant des poèmes. Il passait de longues heures dans le jardin intérieur, égrenant des étoiles de jasmin dans l'eau des canaux. Il suivait des yeux la course des blanches corolles et répétait mille et mille fois le nom de la bien-aimée: Djamila, ô Djamila!

... Le dernier soir de notre séjour à Alger, j'ai voulu revoir le vieil aveugle autour duquel se pressait toujours un cercle attentif et frémissant. Lorsque le récit fut terminé, je vis se lever un Bédouin souple et magnifique dans sa djellaba crasseuse. L'homme fendit la foule pour s'en aller, Il murmurait quelque chose entre ses dents.

— Que dit-il? demandâmes-nous à notre ami,

— Il répète les paroles de Djamila: «Rien ne vaut la liberté!»

L. M.

Le crieur public

par G. Capek

En cet an de grâce 1954, on annonce que la fonction de crieur public va être supprimée à Sonvilier.

Il va donc disparaître, ce personnage qui a tant charmé mon enfance. Tour-nons la page, une fois de plus.

Il fallait nous voir accourir auprès de lui, nous, les enfants du village, dès que le roulement de son tambour retentissait entre nos murs. En quoi pouvait bien consister son attrait? Quel était son mystérieux pouvoir? Les nouvelles qu'il lançait d'une voix claire ne pouvaient guère nous intéresser. Neuf fois sur dix, son débit commençait par ces mots: «Madame Schindler annonce à son honorable clientèle...» Mme Schindler était la marchande de légumes et de fruits. Ce qui concernait son commerce ne nous intéressait pas. Nous attendions la nouvelle extraordinaire, sensationnelle, qui nous ferait bondir de joie: l'arrivée d'un cirque ou des chevaux de bois.

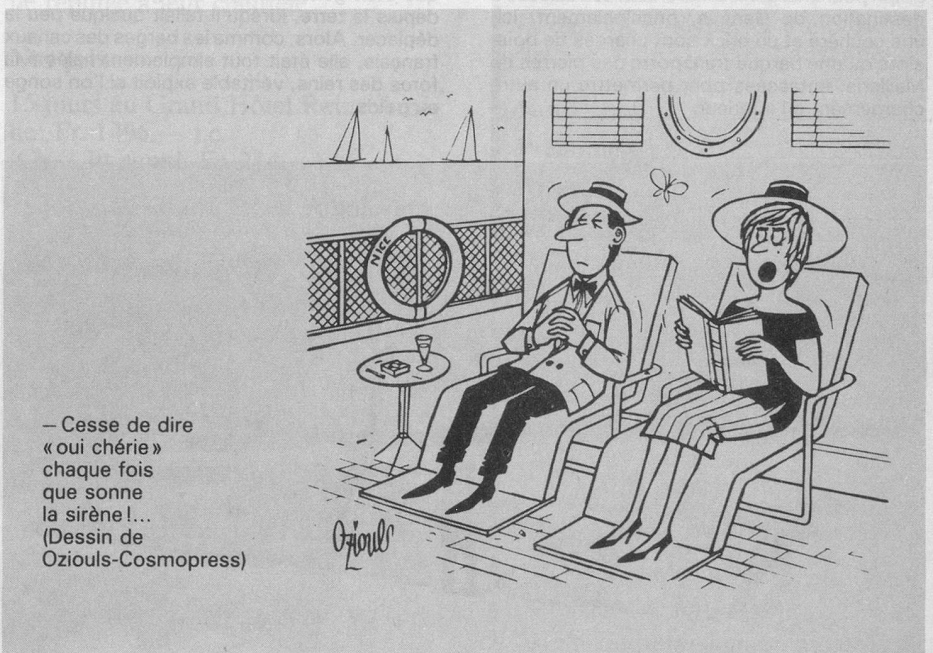
Dans ce cas, la nouvelle se répandait par tout le village avant même que le crieur eût fini sa tournée; les enfants faisaient quand même cercle autour de

lui tant était grande la joie d'entendre dire et redire de si merveilleuses nouvelles.

Quant à moi, ce n'était pas tant ses paroles que j'attendais; c'était son geste, un geste qui déclenchait un son perçant, un «drin-n-n» prolongé comme le son d'un timbre électrique; car le crieur n'avait pas toujours son tambour. Il apparaissait quelquefois harnaché spécialement pour remplir ses fonctions; ce harnachement me plongeait dans un étonnement émerveillé. Il portait, sur l'estomac, une cloche fixée sur une planchette maintenue autour de sa taille par une large ceinture de cuir; une manivelle, qu'il mettait en action de la main droite, déclenchait je ne sais quel système de marteaux qui produisait un son strident et continu. Cet objet, sa position sur le bonhomme qui devenait ainsi un être fantastique, la componction et l'autorité avec lesquelles il délivrait son message, tout cela en faisait un être unique qu'il fallait voir à tout prix. Ce qui m'étonne maintenant, après tant d'années, c'est que mon enthousiasme n'ait pas faibli pendant les quatre années où j'ai pu l'entendre. J'étais inlassable comme les enfants qui connaissent par cœur les contes de fées et désirent quand même qu'on les leur raconte.

Adieu, prestigieux crieur publique! On va te ranger dans la boîte aux souvenirs d'où l'on ne t'extirpera que pour te montrer aux enfants sages. Mais les enfants d'aujourd'hui ont des jouets autrement surprenants, et tu leur paraîtrais, sans doute, bien simplet, avec ta cloche.

G. C.



— Cesse de dire «oui chérie» chaque fois que sonne la sirène!... (Dessin de Oziouls-Cosmopress)